

Lurfay, & vous pensez si mal de nous... Il est vrai, Madame, interrompit-il, il est des femmes dont je pense on ne peut pas plus mal, dont je regarde le manège avec mépris, & auxquelles enfin je ne connois nulle sorte de vertu, qui n'ont pas des foibleffes, mais des vices; toujours les premières à crier sur ce que l'on dit de leur sexe, parce qu'elles ont toujours à couvrir leur intérêt particulier de l'intérêt général. Pour celles-là, sans doute, le moindre trait est cruel: elles perdent tant à être connues, & dans le fond de leur cœur le sçavent si bien qu'elles ne peuvent supporter rien de ce qui les démasque ou les définit. Ainsi quand je dirai: *les femmes se rendent promptement, à peine attendent-elles qu'on les en prie*; si je fais un portrait défavantageux de quelques-unes, il me sera permis de croire que celles qui s'élèvent contre, pensent qu'il leur ressemble. Sans doute, Monsieur, dit Madame de Théville; & la colere sur ces sortes de choses, prouve seulement qu'on pense mal de soi-même. Eh bien! Madame, dit Versac, en s'adressant à Madame de Sénanges, qui me faisoit des mines, concevez-vous à présent pourquoi tant de femmes sont fâchées,

& pourquoi Madame de Théville ne l'est point? Tout ce que je conçois, répondit-elle, c'est qu'il vous sied moins qu'à un autre de parler mal des femmes, & que le plus grand de leurs ridicules est de vous traiter comme elles font. C'est peut-être à cause de cela, reprit-il en riant, que j'en ai si mauvaise opinion. Ce qui m'outré de fureur, dit elle, c'est que ce ton de mépriser les femmes devient à la mode, & qu'il n'y a pas jusqu'aux auteurs qui ne l'aient pris. Il me tomba entre les mains il y a quelque tems, une brochure détestable où nous étions traitées à faire horreur: aussi ne l'achevai-je pas: en vérité, dit Madame de Lurfay, ces mauvais petits livres-là devroient bien être défendus. Pourquoi donc, Madame, répliqua Versac? les femmes font ce qu'il leur plaît; l'auteur en écrit ce qu'il veut: il en dit du mal, elles en disent de son livre; elles ne se corrigent pas, ni lui non plus peut-être; jusqu'ici je les trouve quitte à quitte.

En achevant ces paroles, on leva la table; Versac commençant à douter de la réussite de ses projets, Madame de Sénanges occupée à pouffer les siens, & Madame de Lurfay désespérée



182 *Les Egaremens du Cœur*  
des façons mal honnêtes de M. de Pranzi, qui la pressoit assez haut de lui rendre des bontés qui, disoit-il, lui devenoient plus nécessaires que jamais. Quelque chagrin que de pareils discours lui causassent, il n'égalait pas celui de m'avoir vu répondre à Madame de Sénanges, sur qui, malgré la contrainte qu'elle s'imposoit, elle jettoit de tems en tems des yeux d'indignation & de mépris. Elle l'avoit entendue me parler sentiment pendant tout le souper, & se plaindre de ce que tout ce qu'il y avoit de mieux en France allant chez elle, je n'avois pas encore songé à m'y faire présenter. Elle la connoissoit trop pour ne pas sçavoir que les complimens les plus simples avoient toujours chez elle un objet marqué : on m'avoit trop interrogé sur l'état de mon cœur, pour que cette curiosité ne fût qu'indifférente. Madame de Sénanges étoit vive, ne ménageoit rien quand il s'agissoit d'une conquête nouvelle, cherchoit moins à toucher qu'à plaire, & dispensoit volontiers de l'amour & de l'estime, pourvu qu'elle inspirât des desirs. Madame de Lursay n'ignoroit pas à quel point nous en sommes susceptibles ; & même, en me supposant extrêmement amoureux, elle

*& de l'Esprit.* 183  
ne doutoit pas que je ne me livrasse pour le moment, du moins à une femme qui sçauroit malgré moi-même me le faire trouver, & m'y ramener plus d'une fois. La froideur que j'avois marquée pour elle depuis mon manque de respect, le peu de soin que j'avois pris de lui plaire, la complaisance que j'avois eue pour Madame de Sénanges, tout lui faisoit craindre que je ne fusse près de changer. Impatiente de connoître mes sentimens, elle n'osoit cependant s'en instruire. Au milieu de tant de monde, & qui lui étoit si suspect, le moyen d'arranger un rendez-vous ? D'ailleurs, comment, après ce qui s'étoit passé entre nous, me le proposer sans me donner d'elle les plus affreuses idées ? Heureusement pour moi, la décence l'emporta. Madame de Sénanges, qui en étoit un peu moins susceptible, & qui avoit vu que je ne m'aïdois presque pas, que les regards les plus marqués ne m'instruisoient point, & qu'aux prières pressantes qu'elle m'avoit faites de la voir, je n'avois répondu que par des révérences, qui ne décidoient pas son état, ne sçavoit plus comment me faire comprendre ce qu'elle exprimait si bien. Il ne lui restoit plus pour me mettre au



fait, qu'un mot; mais toute irrégulière qu'elle étoit, elle n'osa pas le prononcer, soit parce qu'elle ignoroit que je ne l'en pressai point, ou ce qui est aussi vraisemblable, parce qu'elle ignoroit que j'avois besoin de l'explication la plus claire.

Nous avions épuisé à souper ce qu'il y avoit de plus nouveau en médisance: sans cette ressource, on soutient difficilement la conversation; & devant Versac & Madame de Sénanges la raison ne pouvoit point paroître long tems. Bientôt nous ne scûmes plus que dire. Madame de Lursay, que M. de Pranzi continuoit à impatienter, proposa de jouer; nous y consentîmes, & moi sur-tout qui espérois que le jeu me mettroit auprès de Mademoiselle de Théville. Le sort ne me servit cependant pas aussi-bien que je le desirois. Madame de Lursay, qui connoissoit toute la mauvaise volonté de Versac, & qui vouloit se donner en spectacle devant lui le moins qu'il lui seroit possible, me mit avec Madame de Théville, contre Madame de Sénanges & contre lui, & fit une reprise d'homme avec Hortense & M. de Pranzi. Dans le chagrin que j'en eus, je pensai rompre la partie que je venois

d'accepter. Pour m'en dédommager du moins, je me plaçai de façon que j'avois Mademoiselle de Théville en face: pénétré du plaisir de la regarder, je ne scûs pas un instant ce que je faisois. Occupé d'elle sans relâche, je ne m'attachois qu'à ses mouvemens. Nous nous surprinions quelquefois à nous regarder; il sembloit que nous eussions le même intérêt à démêler ce qui se passoit dans nos cœurs. La tristesse où je la voyois plongée, m'en causoit à moi-même, & les réflexions qu'elle me faisoit faire, me donnerent des distractions si fréquentes, que Versac, qui crut qu'elles avoient Madame de Lursay pour principe, ne put s'empêcher d'en rire, & de les faire remarquer à Madame de Sénanges, qui en haussa les épaules de pitié, sans cependant en rien diminuer des espérances qu'elle avoit fondées sur ma personne.

Le jeu ne nous intéressoit pas assez pour nous tenir dans le silence. Versac & Madame de Sénanges donnoient de tems en tems carrière à leur humeur médisante; ce qui, joint à mon peu d'application, impatientoit Madame de Théville qui aimoit le jeu, comme une femme qui n'aime point autre chose. Ver-



fac chantoit entre ses dents des couplets nouveaux & fort méchans. Madame de Sénanges que la calomnie amusoit, sous quelque forme qu'elle se présentât, les demanda à Versac, qui répondit qu'il ne les avoit pas, & qu'il étoit assez malheureux pour ne les sçavoir que par fragmens. Je les ai, Madame, lui dis-je, & sur le champ je les lui offris. Elle s'opiniâtra poliment à les refuser, & me pria seulement de vouloir bien les lui faire copier. Je lui promis de les lui envoyer le lendemain matin. Les envoyer ! dit Versac, d'un air d'étonnement, vous n'y pensez pas ! Ne voyez-vous pas bien, ajouta-t-il tout bas, qu'on ne vous les auroit point demandés si l'on n'avoit pas cru que vous les porteriez vous-même ? C'est la règle. N'est-il pas vrai, demanda-t-il à Madame de Sénanges, on porte soi-même ces sortes de bagatelles ? Cela est plus poli, répondit-elle en souriant ; mais je ne veux pourtant pas le gêner. Je sentis bien que par cette démarche, Madame de Sénanges vouloit me faire entrer en commerce avec elle ; mais ne pouvant l'éviter sans une impolitesse impardonnable, je pris le parti de me soumettre à la décision de Versac, & de

dire à Madame de Sénanges que je lui porterois le lendemain les vers qu'elle souhaitoit, puisqu'elle vouloit bien me le permettre. Elle parut contente de l'assurance que je lui en donnois ; & Versac, qui mettoit si bien les affaires en train pour tourmenter Madame de Lursay, en fut, je crois, encore plus charmé que Madame de Sénanges.

Nos parties finirent peu de tems après, à l'extrême satisfaction de Madame de Lursay qui, pour tâcher de détourner Versac, s'étoit sacrifiée, non-seulement en jouant avec un homme qu'elle détestoit, mais encore en me laissant exposé aux empressements d'une femme qui devenoit ouvertement sa rivale.

Cependant le tems de sortir de chez Madame de Lursay approchoit. Falloit perdre Mademoiselle de Théville ; & près de la quitter, je sentis combien je desirois de la revoir. Ce bien, alors l'unique de ma vie, je ne voulois plus, s'il se pouvoit, attendre que le hasard m'en fît jouir. Sans l'éloignement qui étoit entre Madame de Théville & ma mere, il m'auroit paru facile de me procurer un accès chez elle ; mais retenu par cette considération, & craignant que Madame de Théville ne reçût pas convena-



blement pour moi la priere que je lui ferois de me permettre de la voir, je n'osois la hasarder. Je m'étois approché de Mademoiselle de Théville; & prenant pour texte de la conversation, la reprise qu'elle venoit de faire, je lui demandai comment le jeu l'avoit traitée? Assez mal, me répondit-elle froidement. Je n'y ai pas été, repris-je, plus heureux que vous. A la façon dont vous jouyez; repliqua-t-elle, il auroit été difficile que vous eussiez fixé la fortune; & si je ne me trompe, je vous ai entendu reprocher vos distractions. Vous n'avez pas été plus attentive, lui dit alors Madame de Lursay, & je ne crois pas que vous ayez été un moment à votre jeu. C'est, répondit-elle en rougissant, que l'homme m'ennuie. Je ne sçais, dit Madame de Théville, mais je lui trouve depuis quelque tems un fond de tristesse qui m'alarme, & que rien ne peut dissiper. Elle aime trop la solitude, dit Madame de Lursay, & je veux que demain nous prenions ensemble des mesures pour la distraire. Les plaisirs de ma cousine m'intéressent aussi, dis-je à demi-bas à Madame de Théville; s'il me vient quelques idées, voudrez-vous me permettre d'aller

vous en faire part chez vous? Je ne vous crois pas excellent pour le conseil, répondit-elle en riant; mais il n'importe, Monsieur, vous me ferez plaisir. En ce cas, me dit Madame de Lursay, mais d'un ton fort bas, si vous voulez vous rendre ici demain l'après-dinée, nous irons ensemble chez Madame. J'acceptai avec transport cette proposition, si charmé de l'espérance de voir le lendemain ce que j'adorois, que je ne fis aucune réflexion, ni sur le lieu du rendez-vous, ni sur le véritable objet qu'il pouvoit avoir.

Pendant que je me félicitois de m'être procuré un bonheur qui m'étoit si nécessaire, Versac tout indisposé qu'il étoit contre Mademoiselle de Théville, lui parloit de sa mélancolie, & sur les moyens de la détruire. Quoiqu'il traitât assez sagement cette matiere avec elle, il ne put en obtenir que des réponses froides, & qui marquoient positivement le peu de cas qu'elle faisoit de lui. Trop vain pour témoigner tout le dépit qu'il en ressentoit, il fut cependant assez sensible pour n'y paroître pas indifférent, & je le voyois rougir malgré lui du peu d'attention que l'on marquoit pour ses charmes. Cette conquête



étoit en effet trop flatteuse pour en perdre l'espérance sans regret.

Plaire à une femme ordinaire, la voir passer des bras d'un autre dans les siens, c'étoit un triomphe auquel il étoit accoutumé, & qu'il partageoit avec trop de gens, pour que sa vanité en fût contente. Dans ce grand nombre de femmes, qui toutes briguoient le bonheur de fixer un moment ses regards, peut-être n'en avoit-il pas trouvé une qui pût flatter son orgueil, femmes perdues depuis long-tems de réputation, & qui vouloient finir par lui; femmes insensées dont un homme à la mode, quel qu'il soit, mérite les hommages, & qui se rendent à ses agrémens moins encore qu'au plaisir d'entendre dire quelque tems qu'elles lui appartiennent; plus touchées de s'être procuré une aventure qui les déshonore à jamais, que des plaisirs d'un commerce secret qui ne feroit point parler d'elles; voilà ce qu'il trouvoit tous les jours. Objet de la fantaisie de toutes les femmes, ne régnaient sur le cœur d'aucune, & lui-même indifférent pour toutes; il cédoit à leurs desirs sans les aimer, vivoit avec elles sans goût, & les quittoit sans connoître plus que quand il les avoit prises,

pour se donner à d'autres qu'il ne connoîtroit ni n'estimeroit davantage.

Ce n'étoit pas que de quelques attraits que Mademoiselle de Théville fut pourvue, elle pût inspirer de l'amour à Versac; il n'étoit point fait pour connoître ces mouvemens tendres qui font le bonheur d'un cœur sensible: mais celui de Mademoiselle de Théville étoit aussi neuf que ses charmes; & sans chercher à le rendre heureux, il auroit voulu se le soumettre. Comme on ne lui avoit jamais résisté que par coquetterie, il vouloit, une fois du moins, s'amuser du spectacle d'une jeune personne vaincue sans le sçavoir, étonnée de ses premiers sours, toute entiere à l'amour quand elle croit le combattre encore; qui ne respire, ne pense, n'agit que pour son amant, & pour qui rien n'est plaisir, peine & devoir que tout ce qui tient à sa passion.

La conquête de Mademoiselle de Théville n'auroit, sans doute, toute brillante qu'elle étoit, satisfait que l'orgueil de Versac qui, quoiqu'il n'aimât rien, imaginoit pourtant du plaisir à être tendrement aimé; plaisir qu'il n'étoit pas assez dupe pour chercher chez les femmes qu'il honoroit de ses faveurs.



Il avoit compté sur les bontés de Mademoiselle de Théville, & ne pouvoit concevoir ce qui lui procuroit un désagrément qu'il n'avoit jamais éprouvé.

Las du personnage qu'il jouoit, il se détermina à prendre congé de Madame de Lursay. Il étoit tard, & nous en fîmes tous autant. Je ne doute pas qu'elle ne souhaitât que je restasse; mais il n'étoit pas question d'imaginer des expédiens devant Versac, qui joignoit alors à sa finesse naturelle, le desir de lui donner des travers. Madame de Sénanges me supplia, en me quittant, de songer aux couplets que je lui avois promis; & Versac, qui lui donnoit la main, la pria ironiquement de n'être pas inquiète sur une affaire dont il faisoit la sienne. M. de Pranzi donnoit la main à Madame de Théville, & je ne voyois que moi pour conduire Hortense. Je lui présentai la main; mais je n'eus pas si-tôt touché la sienne, que je sentois tout mon corps trembler; mon émotion devint si violente, qu'à peine pouvois-je me soutenir. Je n'osai ni lui parler, ni la regarder, & nous arrivâmes tous deux à son carrosse, en gardant le plus profond silence. Versac l'y attendoit pour lui faire la plus froide révérence qu'il pût imaginer

imaginer: ce qu'il fit, je crois, pour lui marquer combien il étoit mécontent de sa conduite, ou pour lui prouver de l'indifférence. Madame de Sénanges m'accabla encore de ses cruelles agaceries, comme Mademoiselle de Théville de sa froideur; elles partirent, & je me hâtai d'autant plus de les suivre, que je craignois qu'il ne prît un remords à Madame de Lursay.

Je passe sur les sentimens qui m'occupèrent cette nuit là. Il n'y a pas d'homme sur la terre assez malheureux pour n'avoir jamais aimé, & aucun qui ne soit par conséquent en état de se les peindre. Si la vanité seule avoit pu satisfaire mon cœur, il auroit sans doute été moins agité. Madame de Sénanges, toute occupée du soin de me plaire; Madame de Lursay, de qui je n'avois plus de délais à craindre, me mettoient dans une situation brillante; la première surtout qui, si elle ne s'attiroit plus par ses charmes l'attention publique, se la conservoit toujours par de nouvelles aventures. Peu flatté de me voir en même tems l'objet des vœux d'une prude & d'une femme galante, le cœur qui sembloit se refuser à mes desirs, étoit le seul qui pût remplir le mien. Témoin de la

*Tome I. Part. II.* I



194 *Les Egaremens du Cœur*  
tristesse d'Hortense, & de sa froideur pour moi, à quoi pouvois-je mieux les attribuer qu'à une passion secrete ? Les premiers soupçons que j'avois portés sur Germeuil, se réveillèrent dans mon esprit ; à force de m'y arrêter, ils s'accrurent. Je crus avoir vu mille choses qui d'abord m'avoient moins frappé, & qui toutes me convainquoient de leur ardeur mutuelle.

Je fus incertain le lendemain si je dirois à Madame de Meilcour que j'avois vu Madame de Théville. Je craignois que l'antipathie qui les défunissoit, ne la portât à me défendre de la voir. J'étois si sûr en ce cas de lui désobéir, que j'aurois voulu ne m'y pas exposer. Il pouvoit être plus dangereux de lui dérober mes démarches, elle n'auroit pu les ignorer long-tems, & le mystère que je lui en ferois, ne serviroit peut-être qu'à les lui faire observer avec plus de soin. Je crus donc que le parti le plus sage, non-seulement pour mon amour, mais encore pour rendre à Madame de Meilcour ce que je lui devois, étoit de ne lui rien cacher. J'entrâi chez elle, & en lui racontant, comme une chose indifférente, ce que j'avois fait la veille, je lui dis que j'avois vu Ma-

*& de l'Esprit.*

195

dame de Théville. Ce nom, que j'osois à peine lui prononcer, ne lui causa pas le mouvement que je craignois ; elle me répondit froidement qu'elle ne croyoit pas que Madame de Théville fut à Paris. Madame de Lursay, qui sçait que vous ne l'aimez pas, repris-je, a craint, sans doute, de vous en parler. Ce n'étoit rien de fâcheux à m'apprendre que son retour, repliqua-t-elle ; l'éloignement que nous avons l'une pour l'autre ne nous rend pas ennemies. Vous ne désapprouverez donc pas, lui dis-je, que je la voie ? Au contraire, répondit-elle, elle a trop de vertus pour que son commerce ne vous soit pas infiniment utile. Mais, ajouta-t-elle, on m'a dit que sa fille étoit belle ; l'avez-vous vue ? comment la trouvez-vous ?

Je fus si embarrassé de cette question, toute simple qu'elle étoit, que je pensai lui répondre que je n'en sçavois rien. Je ne me remis de mon trouble que pour m'en préparer un autre. Obligé de dire ce que je pensois de Mademoiselle de Théville, l'amour me dicta son éloge.

Si je l'ai vue ! & comment je la trouve, m'écriai-je ! Ah ! Madame, vous en seriez enchantée ! Sa figure, son maintien, son esprit, tout plaît en elle, tout



y attache. Ce sont les plus beaux yeux ! les plus tendres ! les plus touchans ! si vous l'aviez seulement vu sourire.... !

Vous la louez vivement, interrompit-elle, & vous aimeriez mieux, à ce que je crois, vivre avec elle, que moi avec sa mere. Je ne m'apperçus que dans cet instant que j'en avois trop dit. Madame, lui répondis-je avec une émotion qu'en vain je voulois contraindre, je vous l'ai peinte telle que je l'ai vue, & peut-être encore moins bien qu'elle n'est ; je vous avouerai cependant que je ne me suis pas trouvé de disposition à la haïr. Je ne souhaite pas, dit-elle, que vous la haïssiez ; mais je voudrois que ses charmes vous fissent moins d'impression qu'ils ne me paroissent vous en faire. Eh ! que vous importeroit, Madame, quand je l'aimerois, répondis-je, avec un soupir qui m'échappa malgré moi ? Eh ! si vous ne l'aimiez déjà, repliqua-t-elle, ses sentimens vous occuperoient-ils ? Quoi ! Madame, repris-je, pourriez-vous penser qu'en un moment que je l'ai vue, elle eût pu m'inspirer de l'amour ? Elle est belle ; & vous êtes jeune, répondit ma mere ; à votre âge, les coups de foudre sont à craindre, & moins on a d'expérience, plus on s'en

gage facilement. Mais, Madame, lui demandai-je, seroit-ce un si grand mal que je l'aimasse ? Oui, répondit-elle froidement, ç'en seroit un, puisque cette passion ne vous rendroit pas heureux. Peut-être, répondis-je, mes craintes sur son indifférence pour moi sont-elles sans fondement ? Je serois bien fâchée que cela fût, dit-elle ; & sa sensibilité pour vous ne vous rendroit que plus à plaindre. Je suis bien aise de vous apprendre que j'ai des vues sur vous, & qu'elles n'ont pas Mademoiselle de Théville pour objet ; elle n'est pas faite pour occuper votre caprice, & je ne vous conseille pas, encore un coup, de lui rendre des soins bien sérieux. Je me flatte, ajouta-t-elle, que je puis encore vous parler là-dessus, & que vous n'avez pas assez engagé votre cœur pour vous faire une peine des avis que je vous donne. Madame, repris-je (en prenant tout sur moi pour ne lui pas montrer ma douleur), je ne vous ai parlé de Mademoiselle de Théville que par la nécessité où vous m'avez mis de répondre à vos questions. Je l'ai trouvée belle, il est vrai ; mais on ne devient pas, du moins je le crois, amoureux de tout ce qu'on admire. Je



J'ai vue sans émotion, & je la reverrai sans péril pour mon cœur. Vous êtes cependant, Madame, ajoutai-je, maîtresse d'ordonner de mes démarches, & je renonce à la voir jamais, si vous croyez que je le doive.

Mon air tranquille en imposa à Madame de Meilcour, qui d'ailleurs m'aimoit trop pour qu'il me fût difficile de la tromper. Non, mon fils, répondit-elle, voyez-la, quel que soit le but du commerce que vous voulez lier avec elle; qu'il ait l'amour pour objet, qu'il n'en ait point du tout, dans aucun de ces cas je ne dois ni ne veux vous contraindre. Mes ordres, si vous l'aimez, ne détruiront pas votre passion; & si vous ne l'aimez point, je ne suis pas assez ridicule pour vous en faire naître le desir en vous interdisant sa vue. Cette conversation tourmentoit trop mon cœur pour chercher à la continuer, & je pris congé de ma mere pour aller chez Madame de Lursay, qui devoit me conduire chez Hortense.

Je réfléchissois sur tout ce qui s'opposoit à mon amour, & moins je lui voyois d'espérance d'être heureux, plus je le sentoïis s'affermir dans mon cœur. Un rival à qui je ne croyois plus rien à

desirer; une mere qui, sur un simple soupçon, venoit de se déclarer contre moi; une femme dont j'allois blesser la passion ou la vanité, chose également dangereuse, rien ne m'arrêta. J'entrai chez Madame de Lursay, rempli d'Hortense, & peu disposé à me souvenir de ce qui s'étoit passé la veille avec la première, que, depuis mes soupçons sur M. de Pranzi, je méprisois plus que jamais.

Malgré toutes les menaces qu'elle m'avoit faites de prendre des précautions contre moi, je la trouvai seule; elle me reçut comme on reçoit quelqu'un avec qui l'on croit avoir tout terminé, avec tendresse & familiarité. Ma froideur, car je ne me prêtai à rien, l'embarrassa: des révérences, du respect, un air morne; quel prix, & de ce qu'elle avoit fait pour moi, & des bontés qu'elle me préparoit encore! Comment accorder aussi peu d'amour & d'empressement avec les transports que je lui avois montrés? Elle se croyoit en droit de s'en plaindre, & ne l'osoit cependant pas faire. Elle me regardoit avec des yeux étonnés, & cherchoit vainement dans les miens l'ardeur que je semblois lui avoir promise. Interdit & plus contraint que jamais, j'étois au-



près d'elle, moins comme un amant qui est encore à favoriser, que comme un qui se lasse de l'être. Je ne lui avois dit en entrant que des choses communes : jargon d'usage, proscrit entre deux personnes qui s'aiment. Outrée d'un procédé si peu convenable, & ne l'ayant pas mérité de ma part elle se rappella Madame de Sénanges, & ne douta point qu'une indifférence si subite ne fût causée par un nouveau goût qui me déroboit à sa tendresse. Cette idée, qui n'étoit pas sans fondement, la pénétra de douleur; elle voyoit une femme sans mœurs, sans jeunesse, sans beauté, lui enlever en un jour le fruit de trois mois de soins : & dans quel tems encore, & après quelles espérances ! lorsqu'elle pouvoit se croire sûre de mon cœur; qu'elle avoit vaincu ses scrupules, & qu'enfin j'avois surmonté mes préjugés.

Je m'apperçus aisément, quoiqu'elle gardât le silence, de son mécontentement & de sa douleur; mais je ne savois que lui dire. L'idée d'Hortense & les discours de ma mere me remplissoient tout entier, & me laissoient peu de pitié pour les maux que je faisois souffrir à Madame de Lursay. Ennuyé

cependant d'être si long tems seul avec elle, je pris mon parti. Madame, lui demandai-je, ne devons-nous pas aller chez Madame de Théville ? Oui, Monsieur, répondit-elle séchement, je vous attendois; je commençois même à croire que vous aviez oublié que je devois vous y conduire. Je n'ai pas, repris-je, d'aussi ridicules distractions. Vous avez cependant, répondit-elle, un assez beau sujet d'en avoir, & je crois qu'il n'y a que Madame de Sénanges que vous ne pussiez plus oublier.

Cette Madame de Sénanges, qu'on m'accusoit de ne pouvoir plus oublier, existoit pourtant si peu dans ma mémoire, que je ne me souvins que dans cet instant de la visite qu'elle m'avoit engagé à lui faire. La jalousie de Madame de Lursay ne me déplut point, il m'importoit qu'elle ne découvrit pas quel étoit le véritable objet de ma passion, & je vis avec joie Madame de Sénanges devenue celui de ses craintes. Le plaisir de la voir se tromper, me fit fourire malgré moi. L'indifférence avec laquelle je recevois l'espece de reproche qu'elle me faisoit, la piqua sensiblement : vous avez assurément fait un beau choix, continua-t-elle, voyant que je ne lui